

Impressions d'une festivalière

Violaine Charest-Sigouin

Volume 22, numéro 4, automne 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/26490ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Charest-Sigouin, V. (2004). Impressions d'une festivalière. *Ciné-Bulles*, 22(4), 18–21.

Impressions d'une festivalière



PAR
VIOLAINE CHAREST-SIGOUIN

Il est difficile d'aborder la 28^e édition du Festival des films du monde de Montréal (FFM) en évitant de mentionner la polémique entourant l'organisation de cet événement. Ironiquement, alors que l'existence même du FFM n'a jamais été aussi précaire, c'était, pour ma part, la toute première fois que je fréquentais à titre de journaliste ce festival dont la mission est de célébrer la diversité cinématographique. Aussi, mon appréciation s'apparente davantage à celle du grand public qui cherche à voir de bons films qui ne seront peut-être pas distribués au Québec. Dans cette optique, ma rétrospective du FFM est sans doute prévisible : j'ai vu beaucoup de films, la plupart étaient intéressants, quelques-uns décevants, très peu d'entre eux exceptionnels. Impressions d'une festivalière.

Amour fou

Le premier film visionné, dans un Cinéma Impérial magnifiquement rénové, m'a fait l'effet d'un coup de poing. **Head-on** (*Gegen die wand*) de l'Allemand d'origine turque Fatih Akin porte bien son nom. Pourtant, rien ne laisse présager que sous ses allures de course effrénée et fatale, se cache en fait une histoire d'amour. Lui, Cahit, 40 ans, exerce l'autodestruction à grands coups de gorgées alcoolisées. Son cas semble irrécupérable. Elle, Sibel, 20 ans, veut vivre sa vie à cent milles à l'heure, et préfère mourir plutôt que d'adopter celle que ses parents veulent lui imposer. En se mariant, Sibel pourra vivre sa vie envers et contre tous, et Cahit aura quelqu'un pour mettre de l'ordre dans la sienne. Ils deviennent d'abord colocataires, puis partenaires de débauche, enfin amants. Ensemble, ils mènent leur existence à un train d'enfer. On se doute que ce couple improbable ne pourra pas tenir la route, qu'il y aura des blessés, peut-être même des morts... **Head-on** est un film intense sur la recherche désespérée de cette fureur de vivre, même au prix ultime de se brûler les ailes.

À côté de **Head-on**, **Wicker Park** de Paul McGuigan, même s'il aborde aussi le thème de la passion, plus précisément du sempiternel coup de foudre, fait pâle figure. Si le premier cultive une esthétique sombre, le second est léché comme une publicité. Matthew croit entrevoir Lisa, cette fille dont il a été amoureux fou et qu'il a perdu de vue dans d'obscures circonstances. Obsédé par le désir de la retrouver, il fait plutôt la rencontre d'une fille qui partage d'étranges points communs avec elle. On réalise alors que cette fille, prénommée Alex, avait eu à l'époque le coup de foudre pour Matthew, mais que ce dernier, aveuglé par son amour pour Lisa, n'avait même pas remarqué son existence. L'amour peut vous faire perdre la raison... Ce remake du film français **L'Appartement** de Gilles Mimouni échoue là même où celui-ci s'était distingué. Aussi, l'utilisation du flash-back afin de créer le suspense apparaît davantage comme un subterfuge pour expliquer ou sauver la cohérence d'un film qui se perd dans les méandres de son propre scénario. Étrangement, en sortant du Théâtre Maisonneuve de la Place des Arts, j'ai entendu l'écho de spectatrices qui avaient adoré le film. Ils sont jeunes, ils sont beaux et ils s'aiment... N'est-ce pas là les ingrédients essentiels pour faire un bon « film de filles »?

Triangle amoureux et causes sociales

Dans la catégorie « film hollywoodien », l'unique projection de **Head in the Clouds** de John Duigan fut très populaire, entre autres parce qu'il a été tourné au Québec et que deux acteurs québécois (Karine Vanasse et David La Haye) sont de la distribution. Mais aussi, parce que les scintillantes Charlize Theron et Penélope Cruz se donnent la réplique, cette dernière ayant pourtant préféré **Don't Move** (*Non ti muovere*) de l'Italien Sergio Castellitto pour fouler le tapis rouge du Festival. **Head in the Clouds** met en scène l'éternelle opposition de la légèreté et de la profondeur, du plaisir et du devoir. Ce ménage à trois sur fond de guerre ne figurera pas dans les annales pour ses qualités cinématographiques. Pourtant, l'interprétation de Charlize Theron a de

LE PALMARÈS 2004 DU FESTIVAL DES FILMS DU MONDE

LONG MÉTRAGE
GRAND PRIX
DES AMÉRIQUES
La Fiancée syrienne
d'Eran Riklis
(Israël-France-Allemagne)

PRIX DU JURY
Ex æquo :
Le Chef du stationnement
d'An Zhanjun
(Chine)
et **Around the Bend**
de Jordan Roberts
(États-Unis)

PRIX DE LA
MISE EN SCÈNE
Le 7^e Jour
de Carlos Saura
(Espagne-France)

PRIX D'INTERPRÉTATION
FÉMININE
Karin Viard
pour **Le Rôle de sa vie**
de François Favrat
(France)

PRIX D'INTERPRÉTATION
MASCULINE
Ex æquo :
Fan Wei
pour **Le Chef**
du stationnement
d'An Zhanjun
(Chine)
et Christopher Walken
pour **Around the Bend**
de Jordan Roberts
(États-Unis)



**Violence des échanges
en milieu tempéré**
de Jean-Marc Moutout

quoi convaincre et la reconstitution de la bohème parisienne de l'entre-deux-guerres a un petit je-ne-sais-quoi qui nous donnerait l'envie d'y être!

The Edukators (*Die fetten Jahre sind vorbei*) de Hans Weingartner met lui aussi en scène un triangle amoureux, ayant cette fois-ci pour trame un combat idéologique. Jan, Peter et Jule sont trois jeunes idéalistes qui se donnent pour mission de conscientiser les nantis de la société en s'infiltrant dans leurs baraquas cossues afin de réarranger le mobilier de manière quelque peu dérangeante. Bien entendu, les bonnes intentions ne tiennent plus lorsqu'ils sont pris en flagrant délit par l'un de ces yuppies friqués. Ce qui n'était d'abord qu'un jeu se transforme en kidnapping et on se demande comment le récit se dénouera en évitant de tomber dans les clichés d'usage. Weingartner s'en tire assez bien et, à voir la foule estudiantine branchouillarde s'entasser dans l'une des petites salles du Parisien, on devine que le film aura un certain succès commercial.

Alors que le message social est accessoire dans **The Edukators**, il est fondamental dans l'étonnant **Violence des échanges en milieu tempéré** de Jean-Marc Moutout. Lors de sa première mission pour la boîte de consultants en entreprises qui vient de le recruter, Philippe fait face à un dilemme moral. C'est qu'on lui demande de préparer le licenciement d'un nombre important d'employés afin d'accroître la rentabilité d'une usine dont l'éventuel rachat est encore confidentiel. Contestera-t-il les manœuvres douteuses de son employeur au risque de sacrifier sa propre carrière? Philippe devra choisir son camp : combattre les inégalités ou exploiter le système? Ce qu'il y a de plus effrayant dans le film de Moutout, c'est sa vraisemblance... Parce qu'on n'a aucun doute que les convictions morales sont trop souvent évacuées en faveur des considérations économiques.

Provocations

C'est à un auditoire bruyant et indifférent, peut-être à cause de la traduction absurde du slovaque à l'anglais, puis de l'anglais au français, que le réalisateur Vinko Möderndorfer a présenté son film **Suburbs** (*Predmestje*). Celui-ci semblait davantage s'excuser que de défendre son film en affirmant qu'il n'était pas un divertissement, mais plutôt la « vérité ». Relatant le récit de quatre banlieusards, dont le projet douteux est de filmer les ébats sexuels de leurs voisins, ce film tombe bien assez vite dans le mauvais goût. Il faut dire que si **Suburbs** fait le pari d'aborder le thème de la xénophobie par la voie de la provocation, il ne parvient malheureusement pas à dépasser le premier niveau.

**PRIX DU MEILLEUR
SCÉNARIO**
François Favrat, Julie Lopes-
Curval, Jérôme Beauséjour
et Roger Bohbot
pour **Le Rôle de sa vie**
de François Favrat
(France)

**PRIX DE LA MEILLEURE
CONTRIBUTION
ARTISTIQUE**
Elles étaient cinq
de Ghyslaine Côté
(Canada)

**PRIX DU PUBLIC
AIR CANADA
POUR LE MEILLEUR
LONG MÉTRAGE
DU FESTIVAL**
La Fiancée syrienne
d'Eran Riklis
(Israël-France-Allemagne)

**PRIX DU FILM CANADIEN
LE PLUS POPULAIRE**
Elles étaient cinq
de Ghyslaine Côté
(Canada)

**PRIX DE LA FIPRESCI
(CRITIQUE
INTERNATIONALE)**
La Fiancée syrienne
d'Eran Riklis
(Israël-France-Allemagne)

**PRIX DU JURY
CECUMÉNIQUE**
La Fiancée syrienne
d'Eran Riklis
(Israël-France-Allemagne)

**COURT MÉTRAGE
PREMIER PRIX**
Little Terrorist
d'Ashvin Kumar
(Inde)

PRIX DU JURY
Mabel's Saga
de Jo Dee Samuelson
(Canada)

Au contraire, c'est le caractère provocateur du film hongrois **Dealer** de Benedek Fliegauf qui est sans doute sa plus grande force. Cette journée dans la vie morose d'un revendeur de drogues nous fait pénétrer dans un univers glauque à la limite de l'intolérable. Au cours du récit, on fait la rencontre d'étranges personnages aliénés par la drogue, mais aussi par leurs relations interpersonnelles. Filmé uniquement par plans circulaires, accompagné d'un rôle continu comme bruit de fond, **Dealer** est un film schizophrénique qui se replie sur lui-même comme les pensées incessantes d'un psychotique. Le spectateur en vient même à ressentir cet état second, très proche du malaise. Pour ma part, le charme (si on peut parler de charme...) a toutefois été rompu à deux reprises alors que la projection fût coupée, sans parler de la mauvaise qualité de la pellicule qui ne permettait pas toujours de lire les sous-titres...

Poétiques



Scènes de **Suite Habana**
de Fernando Pérez

Demain on déménage de Chantal Akerman commence de manière plus ou moins banale : une mère et sa fille viennent d'emménager dans leur nouvel appartement. L'une enseigne le piano et est hantée par le souvenir de son mari décédé. L'autre tente d'écrire un roman érotique sur commande et est en panne d'inspiration. Pourtant, ni l'une ni l'autre ne parviennent à prendre possession de cet appartement encombré par les meubles. C'est lorsqu'elles décident qu'il ne leur convient pas et qu'il faut le vendre, que le récit s'emballe et qu'on bascule littéralement dans l'absurde. Les visiteurs entrent et sortent de l'appartement, certains s'incrustent et font part de leurs états d'âme. Entre la diarrhée verbale et le poème surréaliste, on joue avec les mots, on déconstruit le langage. Le film apparaît comme une métaphore sur la création, sur les idées qui se bousculent de manière souvent anarchique mais qu'on tente d'ordonner et dont on peut facilement perdre le contrôle. Sur le coup on s'amuse, mais le tout devient à la longue assez étourdissant et finalement ennuyant.

Présenté comme un documentaire, **Suite Habana** de Fernando Pérez est une œuvre lyrique sur la capitale cubaine. À la manière d'une métonymie, on nous présente une journée dans la vie d'une dizaine de Cubains représentant tous une facette des multiples visages de La Havane. Aucun d'entre eux ne prend la parole. Pourtant, **Suite Habana** est loin d'être une œuvre silencieuse puisque les bruits de la ville, de tous ces petits gestes du quotidien, en disent parfois beaucoup plus que les mots, surtout dans un pays où la liberté d'expression est parfois défaillante. En suivant ces Havanais dans leurs tâches quotidiennes, la ville nous apparaît comme une machine qui avance avec la force de chacun de ces rouages. Tous prennent part à cette symphonie, sauf peut-être cet homme qui délaisse la capitale communiste pour Miami. Ce film, empreint de mélancolie, nous montre une ville sans fard, mais pourtant d'une grande beauté.

Comédies françaises

Le Rôle de sa vie de François Favrat a bien mérité le Prix du meilleur scénario, de même que le Prix de l'interprète féminine remis à Karin Viard, mais qui aurait tout aussi bien pu être accordé à Agnès Jaoui. La force de ce film, de facture somme toute classique, est avant tout dans les dialogues, qui prennent parfois l'apparence d'un duel entre une actrice qui a besoin d'un faire-valoir pour briller de tous ses éclats et son admiratrice qui est prête à tout pour lui plaire. Cette comédie délicate et juste, dépeint de manière décapante les coulisses du star-system, de même que le rapport de force qui s'établit entre un personnage solaire et celle qui vit dans son ombre.

C'était la première fois que Philippe de Broca présentait son film **Vipère au poing** devant une salle comble. Sa seule recommandation a été : « Que vous aimiez ou non le film, riez pour que je puisse bien dormir cette nuit. » Et je suis convaincue que les rires qui fusaient dans la salle n'étaient pas uniquement pour empêcher l'insomnie du réalisateur français. En adaptant le roman

autobiographique de Hervé Bazin, le réalisateur a mis en images une partie de l'imaginaire collectif français. C'est que **Vipère au poing** est un classique de la littérature jeunesse et qu'il a pendant longtemps été en lecture obligatoire dans les lycées français. Philippe de Broca a réussi avec brio à transposer à l'écran ce récit du jeune Jean Rezeau dont la mère est une véritable marâtre. L'interprétation de Catherine Frot nous donne des frissons dans le dos et les stratagèmes de Jean Rezeau pour se venger de cette mère cruelle nous accrochent le sourire. Charmant.

Virtuoses

Cette année, le FFM rendait hommage au cinéaste Theo Angelopoulos. Ce fut un étrange hommage : on remettait précipitamment le prix pour l'ensemble de sa carrière à un réalisateur qui ne semblait pas avoir tout à fait terminé son discours... Un certain malaise s'est d'ailleurs fait sentir lorsque Serge Losique a affirmé qu'il avait réussi à convaincre Theo Angelopoulos de présider le jury lors de la prochaine édition du festival. Si une rétrospective de l'œuvre du réalisateur grec était au programme du FFM, c'était avant tout l'occasion de voir son dernier opus. **Eleni (La Terre qui pleure)** est le premier épisode d'une trilogie où le destin tragique de ce personnage féminin nous permet de traverser les faits marquants du siècle. L'exil est sans contredit le thème central du film. Abandonnée par ses parents, Eleni est adoptée par une famille d'exilés qu'elle devra pourtant fuir par amour pour son frère adoptif. Une seconde famille prendra le couple sous son aile, des musiciens qui vont là où les mène leur musique. À la mort de leur père, le couple pourra enfin retourner dans le village de leur enfance, mais devra de nouveau fuir. Cette fois-ci, c'est la nature qui les repousse en inondant la terre. L'image d'un village submergé par l'eau est d'ailleurs sublime. On reconnaît dans cette œuvre poétique, dont les paysages embrumés sont filmés par de longs plans-séquences, le style incomparable du maître.

Le FFM aura permis que **Saraband**, la dernière œuvre d'Ingmar Bergman, soit présentée sur grand écran au Québec, alors qu'il n'était pas question jusqu'alors que ce téléfilm soit distribué au cinéma. Ainsi, le public québécois pourra retrouver Marianne et Johan, les personnages de **Scènes de la vie conjugale**. Bien qu'on reconnaisse Liv Ullmann et Erland Josephson avec quelques rides en plus, Bergman ne s'attarde pas tant à disséquer leur relation de couple comme il l'avait fait trois décennies plus tôt. C'est davantage les relations filiales qui passent cette fois-ci sous le regard impitoyable du cinéaste suédois. Comme dans le premier épisode, les êtres s'entredéchirent froidement, avec sourire et sarcasme. Puis, au moment où on s'y attend le moins, tout vole en éclats, l'amour et la haine se mélangent et s'avèrent des sentiments très semblables finalement. Les acteurs sont remarquables, spécialement Julia Dufvenius en jeune virtuose, traquée entre l'amour incestueux que lui porte son père et son destin de violoncelliste. Les affrontements entre Johan et son fils Henrik sont aussi d'une froide violence. L'Impérial était plein à craquer pour assister au testament du cinéaste de 85 ans.

Voici ce que fût mon parcours pour cette édition du Festival des films du monde. Il m'est arrivé à quelques reprises d'assister à des projections dans des salles presque vides, de subir des problèmes d'ordre technique ou de ressentir une certaine tension, particulièrement lors de la présentation du film **Non ti muovere** par Penélope Cruz et Sergio Castellitto, alors que certains spectateurs ont hué Serges Losique. Toutefois, dans l'ensemble, ces 12 jours ont été ce qu'ils devaient être : une célébration du cinéma. Reste à savoir ce qui nous attend pour les années à venir... ■



Comme une image
d'Agnès Jaoui



Eleni de Theo Angelopoulos